



Décembre 2003

Blues Bunker

*Entretien de Cécile Oumbani
avec Dominique Le Boucher et Jacques Du Mont*

Ed. Chèvre-feuille Etoilée, 2003

C.O. : *Blues Bunker* est un jaillissement de mots et de formes où se rencontrent les poèmes de Dominique Le Boucher et les photos de Jacques Du Mont. Un livre qui est né de leur besoin commun de dire la cité, de témoigner de formes d'expressions à la fois puissantes et éphémères qu'ils ont découvertes dans un jardin solidaire et dans des tags... En parlant avec eux, j'ai été frappée par l'humilité avec laquelle ils revenaient toujours aux habitants de la cité, comme s'effaçant pour se faire leurs interprètes, leurs passeurs...

Comment ces poèmes et ces photos se sont-ils rencontrés ?

D. : Au départ je ne sais même pas s'il y avait l'idée d'un livre. Nous travaillions sur les tags. Depuis plusieurs années, Jacques et moi, nous allions dans des coins de banlieue, de

À CIEL OUVERT

Paris à la recherche de tags et de graffitis à photographier pour lui. De mon côté, j'avais toute une réserve de poèmes que j'avais écrits sur la cité, l'enfance dans la cité, l'immigration. Et si ce livre est né, c'est un hasard poétique. Nous nous promenions un jour dans le 20^{ème} et nous avons découvert cet endroit plein de petits passages, avec des maisons en train de tomber en ruines. J'ai pensé qu'il fallait revenir y faire des photos pour un témoignage sur la vie dans la cité, l'art dans la cité avant que tout ne soit rasé. C'est comme ça que j'ai découvert l'Impasse Satan et le Passage Dieu, les deux côté à côté. Je ne connaissais pas le jardin solidaire qui se trouvait au bout de cette impasse. La première fois que j'y suis allée j'étais seule et j'ai découvert un lieu fabuleux. J'ai tout de suite été attirée par ce mélange, cette idée de planter des fleurs dans un lieu où il y a des parpaings, des cailloux, des tôles, des bouts de bois et ces tags. Il s'agissait d'un espace récupéré sur toutes sortes de plans différents. Nous y sommes revenus ensemble.

J. : Nous avons fait une première série de photos. Je ne savais pas si on allait en faire quelque chose. Pendant que je photographiais, Dominique prenait des notes. Plus tard en regardant les photos, elle a dit qu'elles iraient bien avec certains de ses poèmes. Nous sommes donc encore retournés faire des photos et prendre des notes. Puis nous avons décidé de mettre ces photos avec les poèmes. L'idée est venue progressivement.

*Dominique n'a donc pas travaillé à partir des photos de Jacques.
Mais vous étiez tous les deux sur le terrain.*

BLUES BUNKER

D. : Il y avait une cinquantaine de photos dont nous avons retenu une vingtaine. En regardant telle ou telle photo, je me disais qu'elle irait bien avec tel ou tel poème. Et pourtant les deux étaient dissociés au départ. Je n'avais que les petites notes prises sur les lieux. Mais nous nous sommes aperçus que les photos et les poèmes se rejoignaient comme si nous avions déjà travaillé ensemble. Je crois que, sans nous en rendre compte, toutes ces balades que nous avons faites dans la cité, toutes nos conversations sur les tags, y ont beaucoup contribué.



Il y avait dès le départ une complicité entre vous.

J. : Oui. Il y a une complicité entre Dominique et moi par rapport aux photos. Il ne faut pas oublier qu'elle a fait de la peinture. A certains moments, elle voyait des choses et moi j'en voyais d'autres. Je n'ai pas vu les notes de Dominique. Toutes les photos que j'ai prises dans ce jardin, c'est parce que ces tags, ces constructions parlaient d'eux-mêmes.

D. : Cette complicité est sans doute liée au fait que nous sommes nés dans les mêmes coins, même si nous n'avons pas eu la même enfance. Nous avons un passé commun. Nous avons été imprégnés des mêmes choses. Moi ce qui m'a touchée, c'est la créativité de ces jeunes, ici essentiellement des Blacks, ce qu'ils ont pu faire d'un lieu à moitié détruit. Heureusement qu'ils ont créé une association « du Jardin solidaire », parce que sinon ils se feraient jeter dehors à mon avis. Cet aspect m'a tout de suite plu. On dit tout le temps que ces jeunes-là ne font rien et ils nous donnent ainsi une preuve tangible qu'ils sont capables de créer un espace avec

À CIEL OUVERT

les gens du coin. Ils sont solidaires de cette forme d'art.

C'est notre travail en tant que créateurs de témoigner du travail que font ces jeunes. Les notes, je ne m'en suis pas servie. C'était seulement un fil conducteur pour mémoriser, parce que le jardin est un espace vivant. La première fois que nous y sommes allés il y avait des tags comme l'éléphant, les femmes en train de danser, mais d'autres n'y étaient pas encore. L'homme qui a le joint dans la bouche, par exemple, n'y était pas. C'est un espace qui bouge aussi au niveau des plantations. Je pense que cela aussi doit être dit. Cela fait partie de la vie de la cité.

Que représente l'univers de la cité pour vous ?

D. : C'est un univers extrêmement pesant. Quand on a vécu dans un monde aussi violent, où tout est en mouvement, tout est très dense, on est stimulé sur le plan créatif. Petite fille, j'avais déjà plein d'impressions de ces lieux-là, alors qu'ils ne sont pas beaux dans le sens esthétique du terme. On y sent une dynamique. Ces jeunes ne sont pas dans des situations très faciles. Ce ne sont pas des endroits où on aimerait habiter. Malgré tout ça, ils arrivent à faire quelque chose qui est porteur d'élan. Il est important de donner une image de ces gens qui ne soit pas toujours négative.

J. : L'univers de la cité, je ne l'ai pas rencontré il y a longtemps. J'ai vécu en banlieue mais ce n'était pas ce que Dominique a vécu. J'étais dans une cité à Aubervilliers, mais quand même un peu séparé de tout ça. J'ai découvert tout cela en faisant les tags, il y a une quinzaine d'années. Je trouve qu'il y a une vraie création dans les tags.

BLUES BUNKER

Pourrais-tu nous parler de la photo de couverture qui est vraiment magnifique ?

J : C'est un travail qui a été réalisé par des peintres espagnols. Avant que ce bâtiment ne devienne un squat, il était habité par des religieuses espagnoles. Le titre du tag, c'est *La casa encantada*, La maison enchantée. Lorsque j'ai photographié ce squat à plusieurs reprises, je savais que les gens allaient être expulsés, que ce tag serait effacé. C'est donc le seul témoignage qui en reste. J'ai pu faire une dizaine de photos avant que, quinze jours plus tard tout ait disparu. Le mur a été nettoyé et l'immeuble de derrière a été abattu. Il est souvent arrivé que les tags que j'ai photographiés ainsi aient disparu. Un tag, de toute façon, ça ne dure pas très longtemps. Les taggeurs refont eux-mêmes des tags par-dessus ceux de leurs amis. S'ils ont un respect particulier pour le tag de quelqu'un ils pourront le laisser un peu plus longtemps. Pour eux, faire un tag c'est une façon d'affirmer leur existence. Il y a un besoin de renouveau, de refaire par-dessus ce qui a été fait quelque chose d'autre, de plus expressif.

D : Il faut dire qu'il s'agit d'un art qui est en révolte. Ils choisissent des endroits comme le long des quais, des voies de chemin de fer, les zones industrielles, les décharges. C'est un peu comme si ces endroits étaient le symbole de celui où on les a fait vivre, les marges. C'est un art totalement marginal.

Tisseuse de burnous
Pute aux yeux abondants
De jeunesse dévastée
Fille hibou... Répudiée

À CIEL OUVERT

Sur ton dos d'esclave je peins l'oiseau-étoile
Qui libèrera toute femme
De la prison de son corps Bleue

*J'ai été frappée par cette féminité blessée qui se trouve
au centre de ces poèmes.*

D. : Quand j'ai écrit ces poèmes, il n'y avait pas du tout l'idée de faire ce livre. Tout était mélangé... des poèmes des gamines de la cité. J'avais pensé les mettre avec des poèmes de femmes. Quand j'étais enfant, je vivais dans un lieu qui avait l'air très soft et où en réalité il y avait une grande violence par rapport aux filles. Je devais avoir sept-huit ans et je ressentais déjà ce qu'était la différence d'être une fille et pas un garçon. Il y avait par exemple tous les jeux qui me faisaient envie et qui m'étaient interdits parce que j'étais une fille, blanche de surcroît, ni *black* ni métisse. Aujourd'hui on dirait petite bourgeoise. Je me rappelle leur grand amusement à nous jeter avec des lance-pierres des petits boulons dans les jambes parce qu'on était en jupe.

Quand on voit ce qui se passe dans les cités de maintenant avec les gamines, cela me sidère. Je me dis qu'il faut absolument faire quelque chose là-dessus. Je pense à cette petite fille qui n'avait pas plus de huit ans et que j'ai vue, voilée de la tête aux pieds, revêtue d'une espèce de veste informe, avec quatre petits à surveiller autour d'elle, assise, comme prostrée. Quand j'étais enfant, dans les années soixante, j'avais déjà ce sentiment d'une violence qui existait contre les filles, d'une séparation, d'une énorme différence entre garçons et filles, ainsi qu'un grand mépris qui était retransmis

BLUES BUNKER

par les aînés aux petits garçons de sept-huit ans.

Dans tes poèmes il y a aussi des personnages de femmes plus âgées qui sont inquiétants, menaçants

D : Il y a des choses qui me sont insupportables, comme le fait que ce soit les femmes qui fassent l'excision. Quand je vivais à la campagne et que je peignais, j'écoutais souvent France Culture et j'ai entendu des émissions dans lesquelles on essayait de comprendre comment ces femmes pouvaient cautionner l'excision de leurs filles et de leurs petites-filles. Sans les juger, je trouvais cela sidérant.

Je trouve que dans tes poèmes la figure du père patriarcale est assez en retrait. Ces jeunes gens ne sont pas entièrement négatifs. Tu les associes parfois à la figure de l'ange. Le mal on le retrouve plutôt dans la figure de l'ogresse, cette femme plus âgée dévoreuse du plaisir des petites filles.

D : Pourquoi les femmes de ces sociétés assurent-elles le transfert de tout ça ? Pourquoi sont-elles porteuses de ce refus du plaisir ? Un homme, je peux à la limite comprendre pourquoi il fonctionne de cette façon. Il y a cette peur énorme du désir féminin et de la femme. Tandis que les femmes, elles ont vécu cette castration et la retransmettent tranquillement, presque avec une sorte de satisfaction. Et elles transmettent aussi tout ça à leurs fils. Je trouve qu'elles ont une énorme part de responsabilité. Si elles n'ont même pas conscience de ce que représente l'acte de l'excision, ce ne sont pas les hommes qui vont le faire à leur place. Je leur en veux parce que c'est leur corps, leur territoire. Accepter de mutiler celui de leurs enfants est terrible. Quand Sohane a été brûlée, il

À CIEL OUVERT

y a eu des femmes pour trouver que c'était bien, normal.

Tous les soirs
Une petite fille noire et nue
Comme un papillon de nuit
Ses nattes de karité aux perles de verre
Dressées sur son crâne d'idole déchue
Tous les soirs
Dessine dans le goudron de la ville
Une immense fleur de craie



Il y a cette veine de violence, ces choses terribles. Et pourtant tout n'est pas pessimiste. Je pense au poème où cette petite fille dessine une fleur à la craie sur le sol. N'est-ce pas une image d'espoir ?

D. : Enfant, j'ai adopté cette attitude. Si on regarde les choses de façon directe, littérale, on est désespéré. C'est aussi le message des tags. Ils sont porteurs de vie, d'une énergie formidable. Quand on regarde les enfants comme groupe, on voit qu'ils sont canalisés vers des comportements qui ne sont pas très heureux pour eux. Mais quand on prend des cas particuliers, on découvre des choses géniales, comme cette gamine que j'avais vue avec du plâtre, même pas de la craie et qui dessinait une immense fleur sur le goudron noir. Je me suis dit, quoi qu'on fasse, on n'arrivera jamais à effacer ça. Ces enfants arrivent à protéger en eux une énergie qui est extraordinaire qu'on ne met pas du tout en valeur dans la société actuelle.

Ils s'égareront
Magiciens sans chapeaux
Où planquer lapins et montres à gousset
Y'a plus de châteaux

BLUES BUNKER

Y'a plus de chevaux

Dans la perception des choses dans ce recueil où la réalité est extrêmement dure, il y a aussi effacement des frontières entre la légende et le quotidien à certains moments. Et cela crée une ouverture. Tu fais place à une fantaisie onirique qui rappelle l'enfance. Il y a ces chats, le lapin aux gants blancs d' « Alice au pays des merveilles ».

D. : Je pense que c'est vraiment le reflet de ce que j'ai vécu. Je suis toujours choquée de voir que les gens ne retiennent de ce qu'on a vécu avec les immigrés que le négatif. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais parfois le réel renvoie à certains contes. Et pourtant « Alice », c'est typiquement occidental. Mais tout cela se rencontre quelque part. Je crois que c'est le mouvement de l'inconscient. En voyant cette petite fille dessiner, j'ai pensé à Alice et au lapin qui a toujours perdu sa montre ou ses gants et a un problème avec le temps. Cette enfant, elle, ne se soucie pas du temps, de la réalité quotidienne, elle est comme les écrivains quand ils écrivent, complètement impliqués dans ce qu'ils font, au point que plus rien d'autre ne compte. Et rien qu'en la regardant, je me sentais projetée ailleurs. Il y a un moment où rêve et réalité se rencontrent.

Crevasses sous les pieds de paille
Que le goudron mange
Les baskets neuves comme
Des cahiers d'écolier laissent
Mourir des désirs buissonniers

Tu as beaucoup restitué l'univers enfantin avec ces bocaux

À CIEL OUVERT

en verre pleins de berlingots. Violence et tendresse se côtoient dans ces poèmes.

D. : Je crois que c'est mon ressenti. Je pense à Leïla Sebbar et *Schéhérazade*. Elle, qui n'a jamais vécu en cité... On trouve dans ses livres ce mélange de féerie, de rêverie, d'une vie imaginaire très forte avec une violence incroyable. Je le ressens aussi. Il y a le merveilleux de l'enfance. Tout le monde trouve que son enfance est plus belle que celle des autres. Enfant, je regardais tous ces bonbons dans les énormes bocaux de verre. C'était à la fois frustrant de regarder ces bocaux, mais en même temps c'était bien de penser au moment où le marchand allait peut-être tourner le dos et on pourrait glisser la main dedans et en ressortir une poignée ni vu ni connu.

Ce n'est pas un univers qu'on a envie de fuir. Et en même temps il y a un côté labyrinthique. S'agit-il d'une quête, d'un parcours initiatique ?

D. : Je crois que ça correspond d'abord à un grand bazar. Quand tu es petit et que tu vis là-dedans, c'est très complexe comme univers. Je perçois la cité comme Mounsi l'a décrite, un monde effrayant. On est loin du petit jardin où tout est ordonné. Et après, on apprivoise. Il y a des gens qui ne gardent que la vision d'un endroit sinistre, tortueux.

Le passage Dieu à côté de l'impasse Satan, cela me rappelle le paradis dans la marelle. Un peu comme si une issue était là, toute proche.

D. : Cette dimension est aussi présente dans *Par la queue*

BLUES BUNKER

des diables. Quand on rentre dans cet univers des marges, on découvre plein de choses sur soi, comme si ce n'était que là qu'on pouvait s'ouvrir à ces profondeurs de soi. Oui, c'est un peu un parcours initiatique. On plonge du côté où se trouve tout cet univers grouillant et puis on revient et on écrit. Ou on peint, on prend des photos.

Ici pas un chat pour touiller la nuit gribouille
De l'été extra doux
Senteurs barbares
Des poubelles mises au coin
Enfance punie
On se rappelle d'où on vient
Phare-Ouest Océan frénésie



J'ai été frappée aussi par tous ces calembours, cet humour.

D. : C'est la lecture de Céline ou Artaud. Il y a aussi la façon de parler des enfants des cités. Il faut les écouter parler. Je pense à cette phrase que j'ai reprise : « C'est pas parce qu'on parle mal qu'on est des animal. » J'écrirais des pages entières à ce sujet. Je suis sûre que la plupart de ces jeux de mots je les ai entendus quelque part. Ils ont une langue à eux. Il y a aussi la langue de leurs pères, une très belle langue où se rencontrent des mots d'arabe et de français. Il faudrait aller dans les cités, les enregistrer. Mettre des morceaux entiers de dialogues comme ça. Sur le plan créatif, c'est formidable, plein de trouvailles.

Ce titre Blues Bunker fait allusion à la musique. Quel est son rôle dans ces poèmes ?

À CIEL OUVERT

D. : Le *blues* est extrêmement important. Et puis il y a plein d'associations à ce mot. C'est la nostalgie, la tristesse, le *blues* des Afro-Américains que j'adore. Je suis très sensible à ces sonorités, ces rythmes. De deux mots, je fais toute une histoire. C'est quelque chose de viscéral. Je ne me vois pas écrire de manière froide, distanciée. Écrire pour moi, c'est avoir un rythme musical dans l'oreille, que j'écrive des poèmes ou de la prose. Écrire pour moi, c'est un jaillissement et il doit être musical.

Tous les deux, vous ne cessez de parler des gens de la cité. Et dans ces photos, même si les traces de leur présence sont visibles, ils ne sont jamais là. On sent comme une fascination pour un lieu qui est toujours désert.

J. : Je les rencontre très rarement. Pour toutes ces photos que j'ai faites, que ce soit dans le jardin ou pour les tags, je n'ai vu les taggeurs que deux fois. En fait quand je me trou-



ve dans un lieu désert, c'est plus facile pour moi de travailler. Je ne suis pas gêné par les gens. Je n'aime pas que les gens viennent me voir quand je suis en train de prendre des photos. Je fais un travail assez solitaire. Il m'arrive de rencontrer des taggeurs et que le courant passe. Alors je peux faire quelque chose avec eux, les prendre en photo et il y a un échange. Si je suis interpellé par la création de ceux que je rencontre, je peux avoir envie de les prendre en photo. J'ai ainsi vu

BLUES BUNKER

un jeune taggeur que j'ai voulu photographier. Mais il a refusé parce qu'il avait des tas de procès sur le dos, avec la RATP, notamment. Je lui ai proposé de le photographier de dos mais il a quand même refusé. Il y a chez eux la peur d'être reconnus, parce que ce qu'ils font est illégal.

Il y a dans ces photos une impression d'abandon, de temps qui a passé. On a presque le sentiment que tu es un archéologue.

J. : Je fais un travail de témoignage face à cette création qui est laissée à l'abandon. Si je suis interpellé, je fais la photo. Sinon je vais ailleurs. Je suis beaucoup à la recherche de tags qui sont des dessins comme celui de la couverture. Je ne fais pas de photos d'écrits. Les dessins sont beaucoup plus rares, parce qu'ils demandent bien plus de création. Les taggeurs font alors un travail préparatoire avant d'aller sur le terrain. Ils dessinent puis prennent les couleurs qu'ils ont choisies. C'est un travail minutieux, qui se fait par petites touches.

Ces photos d'endroits déserts sont très silencieuses, alors que ces poèmes sont pleins de jeunes et tout cela se complète, entre en harmonie.

D. : Cela s'est fait tout seul... La part du hasard poétique. C'est une façon de dire la séparation entre deux univers. On a beau dire qu'on se sent proche de ces jeunes, nous, on est



À CIEL OUVERT

des « artistes ». Eux, sont dans leur réalité. Entre eux et nous, il y a un vide, un espace qui correspond à ce qui ne se dit pas, ne se communique pas. J'ai peut-être écrit ces poèmes pour essayer de recréer du lien. Quand j'entends ces rappers, je me dis cette langue est la leur, mais en même temps elle rentre dans la langue française. Moi, j'aurais envie de prendre une quinzaine d'exemplaires de *Blues Bunker* et de les donner à ces jeunes, puis de leur demander si ça leur parle d'eux.

Dans tes photos, Jacques, j'ai remarqué un choix des matières, des objets qui leur donne une dimension poétique. Je pense à cette photo avec le lit. On n'y trouve pas seulement un



regard sur les tags, mais une forme d'expression poétique, elle aussi très forte.

J. : J'ai trouvé intéressant de voir ce lit qu'on avait utilisé pour faire des plantations dans ce jardin solidaire qui était aussi un endroit désert.

Il y avait des formes, des lignes qui m'intéressaient en tant que photographe. Toutes ces créations dans ce jardin me parlent. A travers tout cela, il y a la présence humaine. Je vois là des gens qui essaient d'exprimer leur créativité au présent avec des matériaux qu'ils récupèrent. J'essaie de donner à cela une continuité à travers la photo.

BLUES BUNKER



Tu utilises beaucoup les superpositions, qu'il s'agisse de feuillages, de différents niveaux de tags.

J. : J'ai voulu réunir des tags qui venaient d'endroits différents et c'est pourquoi j'ai dû utiliser des surimpressions. Parfois deux motifs côte à côte me parlaient beaucoup plus que si je les laissais isolés.

D. : Je trouve qu'on sent dans ces photos une nostalgie. Les cités, on les détruit petit à petit, pour les reconstruire autrement. Tu as un terrain vague comme ici, et sur un morceau de mur qui reste de ce qui a été démoli, tu vois un cadre qui est resté, un bout d'escalier. On a alors le sentiment que les gens qui ont vécu là sont presque dépouillés de leur existence et que ce qui en reste est livré à tout le monde. Un lit, c'est très intime. Je vois cela comme une récupération de l'intimité, une réparation, de la part de ces jeunes qui l'ont utilisé pour en faire un parterre de fleurs. Peut-être même

À CIEL OUVERT



le regret de ce qu'ils n'ont jamais connu.

La végétation de ces jardins est assez pauvre. Ils sont envahis de cailloux, de graviers durs et coupants.

J. : C'était une zone où des immeubles avaient été démolis. Il restait quelques pans de murs. Ils se servent de tous ces matériaux pour délimiter leurs plantations. Il y a aussi les barrières, les palissades. J'en ai vu une que je trouvais très significative de quelque chose.

D. : On est dans un terrain vague et en voyant cette barrière, j'ai tout de suite pensé à une vague. Il y avait aussi un endroit avec un mur détruit et plein de capucines oranges qui poussaient. Il y avait le sens du beau qui se mêlait à quelque chose de très simple.

Ces photos, sauf celle de la couverture, sont en noir et blanc.

J : Le noir et blanc est intéressant pour les contrastes. Et puis, il y avait finalement assez peu de couleurs dans ce lieu. Même ces tags n'étaient pas très colorés. Comme il y a beaucoup de récupération, on a des métaux qui sont assez sombres, presque noirs, une sculpture faite avec un pot d'échappement. D'une certaine façon, tout y était en noir et blanc. J'ai donc

BLUES BUNKER

transcrit avec une pellicule en noir et blanc ce que ces gens avaient fait.

D. : Je trouve que c'est aussi très bien que ce soit en noir et blanc, parce que cela veut aussi dire Noir et Blanc. Cela donne une force, une expressivité. Leur décor, ils ne l'ont pas fait n'importe comment. Par exemple, cet endroit où il y a des grilles, ils y ont mis des petits bananiers. Chaque fois qu'il y a du métal, il y a des plantes vertes.

Quand on vous entend parler, on a le sentiment que pour vous ce travail est encore à poursuivre. Est-ce que vous allez faire autre chose ensemble sur ce même thème ?

D. : Oui, je voudrais en faire un autre, en utilisant la couleur.

Impasse Satan ça s'invente pas
La main dans le sac
Le diable t'a pris à semer des radis
Au fond de son bric-à-brac



À CIEL OUVERT

Un petit jardin C'est le paradis



